La perle rare

d'Anne Vassivière

Sophie musarde dans le club libertin où elle a ses habitudes. La lumière rouge coule jusque dans le moindre recoin. À l'accueil, une musique feutrée se prend pour du jazz. Puis c'est le royaume du regard. Les corps se soupèsent. S'envisagent. Silhouette en huit sertie de dentelle noire pour l'occasion, la belle a outrageusement accentué l'amande de ses yeux bleus. Lèvres et pommettes carmin mettent en valeur l'ovale du visage, le cou est long et droit. Le nez aussi. Le regard ne tremble pas davantage. Un chignon rassemble les longs cheveux en une courbe distinguée. Une spirale à la *Vertigo*. Ses coiffures font l'admiration de son entourage et Sophie reçoit les compliments avec grâce mais sans surprise. C'est une personne à l'allure soignée qui connaît ses points forts et en use quand bon lui semble. Une femme d'aujourd'hui.

Installée à l'extrémité du comptoir laqué du bar, Sophie sirote un alcool fort et laisse venir les hommes. Décolleté plongeant, volumes généreux. Elle s'amuse des flatteries faciles déposées à ses pieds dans l'espoir de poursuivre bientôt dans les alcôves du sous-sol. On ne pousse pas la porte de ce genre d'établissements par simple instinct grégaire. Par-delà l'entrée en matière d'une conversation convenue, Sophie se régale de l'étincelle qui bouffe la prunelle des mâles. Elle sait d'expérience que les moins bavards seront les plus efficaces quand il s'agira de faire parler les coups de reins. Les femelles alentour minaudent, elle a l'aplomb des beautés de cinquante ans. Elle n'a personne à convaincre, la maturité de ses atours parle pour elle. Son regard est franc, ses formes semblent fermes et appétissantes à quiconque

a des yeux et une queue à satisfaire. Alors à quoi bon en faire trop ? Elle n'a personne à trahir non plus, ce n'est pas l'attrait de l'interdit qui la fait resplendir dans les miroirs disséminés là pour recueillir le ballet cru des ébats à plusieurs.
Elle avait accepté de fréquenter les clubs pour faire plaisir à Pierre. Pour le sortir de son addiction aux écrans. Son compagnon s'était enfermé dans le virtuel des réseaux sociaux, vidéos et jeux en ligne. Mais le couple n'avait pas survécu à l'expérience libertine : Pierre était parti vivre en province avec une jeune femme rencontrée lors d'une soirée. Il y avait un an de cela.
Depuis, Sophie continue à s'adonner à ces rencontres charnelles pour vivre plus intensément que ses amis installés en ménages frileux. Elle n'y boude aucun plaisir. *De toute façon, le meilleur sexe, c'est ça, non ?* se dit-elle, persuadée de se sauver ainsi des autres exigences de l'existence. N'est-ce pas le seul moment de la semaine où elle décide librement de ce qu'elle veut ? Et où son souhait est respecté ? Dans ce monde à part, un refus n'entraîne ni drame ni chantage, et un oui est un vrai oui. Au sein de l'entreprise où elle travaille, ce n'est absolument pas le cas.
Elle trône donc là, sereine et éclatante. Observe ce qui se trame. Dans un renfoncement encadré de lourds rideaux violets, une fausse blonde à petits seins se fait caresser par un couple. Ils lui remontent les cuisses et vont mélanger leurs doigts dans sa chatte. Au bord de la piste de danse où les corps se frottent et s'encouragent à se dévêtir, une brune suce qui veut sur un divan. Elle ne quitte pas son mari des yeux. Il lui donne la main. De l'autre côté de la pièce, une gironde adossée à un mur accueille sous sa longue robe de soirée ceux qui se présentent à genoux devant elle. Son visage est magnifié par un loup pailleté, sa bouche se tord aux plus voraces.
Il est temps de bouger, Sophie fait un tour, on la frôle, la caresse. Elle se laisse courtiser le corps et se déplace dans le seul but de faire admirer sa croupe. Elle maîtrise si bien la démarche chaloupée sur talons aiguilles... La boucle de sa chaussure droite est trop serrée et lui lacère insidieusement la chair ? Peu importe, puisqu'elle se sait désirée en diable. Tout cela la nourrit jusqu'à la moelle.
Ici, une grande charnue fait signe à un jeune homme de s'en tenir aux caresses. Là, des jambes striées de bas résille s'ouvrent pour un ventru au pantalon baissé. Un jeu de miroirs répète la scène à l'infini. Ça rôde de partout. Ça piétine, ça hésite. Et puis ça se précise. S'introduit. Ça se décide et c'est la grande mêlée.
Une intimidée embrasse un couple dont l'homme a la chemise ouverte sur un torse mat et imberbe. Ils louvoient jusqu'à l'entrée balisée de néons qui mène au sous-sol. On aperçoit le colimaçon de l'escalier. Près de Sophie, deux hommes emboîtent le pas d'une trentenaire à la chevelure flamboyante. Le trio descend dans l'antre des niches à plaisir.

*

Sophie a suivi un grand homme froid et guindé jusqu'à une alcôve. Collée tout contre le torse velu qu'il vient de dénuder pour elle, elle sent ses larges mains dégrafer l'arrière de sa robe. Le vêtement glisse à ses pieds et s'y étale en corolle, comme une auréole inversée, dévoilant une culotte aux trois quarts dévorée par son sexe trempé. L'individu soulève la plantureuse et la dépose sur le cuir de la couche. La peau rencontre le froid du revêtement. C'est un lit haut qui assure aux voyeurs agglutinés une vue parfaite du détail des va-et-vient. La Dame accentue sa cambrure à l'idée d'être ainsi exhibée. Elle mouille de plus belle. Dans d'autres parties du sous-sol qui les abrite, gémissements rauques et claires envolées se font entendre, des femmes jouissent. Cris primaires, configuration troglodyte du lieu. Repaire animal. On se renifle, mâles et femelles couinent et miaulent de concert. C'est extrêmement bon.

Ne résistant plus à ces promesses de saillies primitives et publiques, Sophie sort son opulente poitrine qu'elle malaxe tandis que l'homme lui pince les tétons. Les voyeurs empoignent leur instrument. Le type dévêt les meilleures parties de son anatomie masculine, les plus rouges, les plus gonflées. Il est sur la belle, elle passe la tête sous son aisselle et y fourre le nez. C'est presque aussi trempé que sa chatte. Âcre et trempé. Ivre de virilité, elle se remplit poumons et naseaux tandis que son beau chignon s'écrase comme un fruit trop mûr. Sa main rejoint le sommet de son pubis, elle commence à se caresser. L'homme lui saisit alors le poignet et porte les doigts de Sophie à sa bouche pour les humecter. Il les lèche et bave dessus. Quand il les redescend dégoulinants à sa chatte pour qu'elle reprenne ses caresses, il se décale sur le côté afin que les agglutinés voient bien la scène. Il écarte les grosses lèvres, dévoile les plis des petites qu'il étire largement. Il montre aux autres combien le trou est vaste, rouge et luisant. Les mateurs s'astiquent ferme et elle les regarde faire avec jubilation. L'un d'entre eux a la bouche particulièrement tordue de plaisir : plus il écarquille les yeux, plus son rictus se difforme. Sophie accroche son excitation aux commissures serrées du voyeur et croit jouir dix fois de cette vision qui la comble. Elle sait exactement ce qu'il contemple : la chair des cuisses comprimée par l'élastique noir du porte-jarretelles, la peau qui se plisse sous l'assaut des caresses, la présentation de son trou béant, les palpitations de son vagin bouillant, les crachats précis que le type lui envoie au fond de la chatte. La généreuse cherche les yeux hagards des mâles transis de tension et sa chair ne tremble plus, elle vacille. C'est la grande contagion du désir.

Est-ce qu'ils aperçoivent la perle rouge collée dans son nombril ? Celle qu'elle s'efforce de garder en place pendant les ébats pour cacher un ombilic qu'elle juge laid et dont elle a honte ? Personne ne connaît la véritable fonction de cet ornement de pacotille. Ni les efforts méritoires qu'elle fournit pour qu'il ne tombe pas. Encore moins son défi personnel de le maintenir en place, la crainte superstitieuse que, si elle le perdait dans la nuit trempée de stupre, elle se perdrait elle-même.

L'homme froid et déterminé alterne langue, doigts et écume au fond de la vulve de Sophie tandis qu'elle s'astique compulsivement. Des grappes de bites se branlent autour d'eux. Un son s'échappe, long et plaintif, de sa bouche ouverte, elle ne voit plus rien de distinct. Tête renversée en arrière et yeux révulsés, cheveux libérés de toute attache, l'opulente vient de s'abandonner à sa première extase de la nuit.

L'entrée du club étant bien trop chère pour qu'il s'arrête à une si petite victoire, le grand type au torse velu inverse les positions et s'allonge sous elle, il l'empoigne par la tignasse, impératif. Il enserre sa prise et l'enroule autour de sa main. La maintient fermement et la descend jusqu'à sa queue. Le rouge carmin des lèvres de Sophie a vécu, l'homme les presse contre son sexe violacé. Elle lèche. Il la déplace ensuite vers ses couilles. Elle les bouffe. Le troupeau serré des poils pubiens du mec lui agace les narines, elle baigne dans sa chaleur de mâle, y bâfre avec la bouche, avec le nez. Il lui impose d'incessants allers-retours entre trique et testicules.

Elle est à califourchon sur lui, il l'empale sur toute la hauteur de son pieu. Il est long, il va loin. Il est large, magnifique. Le bassin de la belle s'active sur un rythme long et profond pour le sentir mieux. Trop lent pour lui : il la retourne sans démâter de sa chatte. La voilà à quatre pattes. Les voyeurs matent ses seins devenus mamelles branlantes qui se cognent en cadence, le rythme a changé de camp. L'étalon qui la tringle fait applaudir ses pis selon son bon plaisir, et les mains des spectateurs débordent de foutre. Sophie geint de sentir son corps se faire bête pour en satisfaire d'autres.

Une nouvelle queue se présente, bienvenue. Le premier homme est partageur, il remet le corps de la Dame au-dessus du sien

pour offrir son cul au nouveau venu et continuer à lui limer la moule. Il lui claque même les fesses pour qu'elle creuse le bas des reins qui accueillera la seconde bite. Elle s'exécute, flattée. Le nouveau type a dégainé. En tournant la tête, la cinquantenaire aperçoit sa barbe et sa jeunesse. Et surtout, la chose droite et très nervurée avec laquelle il tapote dru pour lui négocier le cul. Elle aime le défi d'accueillir de grosses queues dans un trou aux réflexes contraires. Sophie ne rechigne pas à s'oublier dans une jouissance un peu contrainte. Le barbu bave sur son orifice le plus brun, le prépare d'un doigt gourd, puis de deux. Il touille et tourne et grogne d'anticipation. Le premier homme s'agrippe aux hanches de l'opulente pour être sûr de rester au chaud de sa chatte, chacun cherche à assurer son propre plaisir coûte que coûte.

Croyant un instant que le joli cul lui échappe pour mieux coller à la bite du premier, le jeune barbu se décide. Il s'introduit d'un trait, la déchirant presque. Sophie est maintenant monture chevauchée, doublement pénétrée. Chair et désir à vif, incapable de décider si elle gueule d'extase ou de douleur, elle laisse un son de rocaille lui remonter du ventre pour imploser dans sa bouche entrouverte. Comme chaque samedi soir, elle lutte pour garder ses deux trous disponibles. Derrière elle, le jeune redouble de vigueur, excité par les beuglements, par les seins qui frottent et balancent leur beau poids sur le ventre tendu du mâle dessous. Ses ongles s'impriment dans la chair des épaules pour maintenir la belle à sa portée, il commente ses coups de boutoir par des sons gutturaux qui la font chienne lubrique. La chair de son rectum la cuit, sa vulve est éteinte, Sophie n'a presque plus de souffle pour geindre et se contente de rester bouche grande ouverte, en proie à la quasi-sidération de se retrouver encore et encore dans cette situation un samedi soir. Elle tue alors toute velléité de mouvement cadencé, renonce même à gémir, laisse les bites faire. Les mâles trouvent le rythme qui convient à leur jouissance, illusoire moment d'harmonie. Lui vient en tête l'image d'une brune aux yeux paniqués qui se faisait prendre par quatre bites dans une vidéo pornographique regardée jadis avec Pierre, deux alternaient dans sa chatte, une dans son cul, une quatrième s'enfonçait jusqu'à sa glotte.

Une troisième verge se présente aux lèvres de Sophie, qu'elle ouvre par réflexe. Elle pompe et suce. Le nouveau venu se branle dans sa bouche, elle ne regarde même pas à quoi il ressemble, elle s'applique simplement à faire tenir les trois bites dans son corps, lutte, se contorsionne, se dit qu'elle aime ça. Fi de la dentelle, des bas et talons, du rouge vermillon aux contours bien tracés, de la jolie perle cachant la laideur du nombril. Ça glisse de partout, ça force et ça dérape. Fi de l'ovale parfait et de l'esprit fin, la belle n'est plus que muscles à bout de forces. Ça ripe, ça sort à moitié, ça se réintroduit, c'est brouillon. Ce n'est pas ce qu'elle veut de sa vie. Ni de son sexe. Elle est si lasse. Son clitoris n'est ni au fond de son vagin, ni au plus noir de son cul. Encore moins au niveau de sa glotte. Elle pense à la marathonienne vue la veille à la télévision qui tenait bon, grimaçante et crispée, soufflant toute la douleur de ses membres et de sa volonté sur la piste, consciente du public qui la regardait, des caméras qui attendaient sa chute pour la plus grande satisfaction des spectateurs. Et qui s'est écroulée. Elle pense à ça et au documentaire qui suivait, sur le carnaval de Rio et ses flonflons. Les seins refaits et les sourires radieux des femmes à plumes, le galbe artificiel de leurs fessiers luisants, le torse huilé des hommes. Elle revoit ensuite le visage du vigneron interviewé dans l'émission d'après, celui dont les cépages avaient été rachetés par la Chine, puis zappe mentalement sur l'enfance difficile des surdoués dont parlait la rediffusion de 1 heure du matin, toute sa nuit précédente de télévision défile dans sa tête… Sophie décroche complètement. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, et c'est toujours au même moment qu'elle se dédouble, quand

une troisième bite vient investir sa bouche. C'est lorsque son corps est bouché de toutes parts qu'elle se regarde d'en haut, comme le racontent les accidentés de la route. Elle a mal et elle décroche. Ce qu'elle voit, c'est une collection de satisfactions mort-nées, des plaisirs qui galopent sur un rythme métronome dont la ligne d'arrivée est l'éjaculation. Une jouissance dont l'intensité sonore est inversement proportionnelle à celle ressentie, l'obligation de résultat suite à investissement de coups de reins. L'orgasme qui vit là en troupeau n'accueille rien, on ne s'y rend pas comme au bord d'un précipice où l'on accepterait de tomber pour voler. Tous les orgasmes ne libèrent pas, ceux que Sophie trouve ici ne lui font pas du bien, ils ne sont pas absence heureuse. Elle s'ennuie et elle décroche.
L'homme qui lui avait fourgué sa queue dans la bouche l'en désinvestit et file jouir ailleurs. Le jeune barbu qui lui éclatait l'anus entreprend maintenant de partager sa chatte avec le premier, le grand, froid et guindé. Ils sont à deux dans son sexe et la Dame réalise qu'elle ne sait plus fermer la bouche. Ni jouir. On lui enserre la cage thoracique pour maintenir son trou à disposition des deux verges, elle a du mal à respirer et ils s'en fichent. Ne s'en aperçoivent pas. Elle garde la bouche grande ouverte mais rien n'en sort plus. Aucun cri, aucun son et presque pas de souffle. Sophie se tient à une frontière et contemple un désert. Celui de l'injonction à jouir quoi qu'il en coûte. Celui de l'asservissement par obligation de liberté. Sa vie sexuelle ressemble à une vengeance contre elle-même, elle laisse cette évidence lui éclabousser les tripes.

La révolution sexuelle est un lamentable échec pour les femmes, se dit-elle en enfilant une culotte trouvée au milieu de celles éparpillées par la partouze, et qu'elle pense reconnaître comme étant la sienne. Au fond, peu importe de quel cul la dentelle a été arrachée quelques heures auparavant, ces nuits-là toutes les chattes sont grises s'il leur reste des poils, et les lumières tamisées de rouge n'y changent rien : l'assouvissement des désirs à plusieurs fait à Sophie l'effet d'un alcool fort ne laissant aucune saveur en bouche, seulement de mauvaises vapeurs qui tapent aux tempes. Le sentiment aigu d'une perte de temps et de soi qui taillade la poitrine. Liquides, muscles et organes se sont mus, pas émus, et quand la généreuse ramasse son corps et son imagination pour les ramener à la maison, elle constate qu'ils sont encore plus secs que la fois précédente.
Et que la petite perle qui cachait son nombril est tombée pour la toute première fois.

Ce petit matin-là, dans la boîte libertine où elle a ses habitudes, Sophie se reprend un peu. Elle a retrouvé de quoi se vêtir et une longue robe noire cache son porte-jarretelles défait. Son reflet la regarde arranger ses cheveux dans la glace des toilettes, elle part tasser sa lassitude au fond du sac à main qu'elle récupère au vestiaire. Le tube de rouge à lèvres s'est ouvert et a taché tout le mois d'août dans son agenda. Le mois de Marie, la seconde Ève. *Faudra arracher ces pages inutiles… l'été, c'est que du rien… Et puis changer de lieu. Essayer de nouveaux corps à défaut de nouvelles combinaisons,* se dit-elle machinalement. *À quoi bon… à quoi bon tout ça ?* conclut-elle pour elle-même. Ce qu'il reste de sa nuit et qui lui demeure collé à la peau, c'est juste la moiteur d'un écœurant ennui.

La main en appui sur la porte cochère de son immeuble, Sophie sent ses jambes fléchir et elle lutte pour remettre ses membres dans l'axe approprié à toute verticalité. Elle a trop longtemps tenu d'improbables équilibres sur des talons dont les aiguilles menaçaient de casser, a trop vrillé son corps au désir impérieux des autres. Elle ne sait plus marcher droit et fait pitié aux chats qu'elle croise devant chez elle.

Laborieuse montée des cinq étages jusqu'à l'appartement. Pour Sophie, la question sexuelle ne se pose plus. Elle a cinquante ans et elle en a fait le tour. À deux, le sexe est compliqué, à plus de cinq il se simplifie jusqu'au trognon.

*

La porte de chez elle refermée sur le petit matin rougissant des acrobaties de la nuit, Sophie s'offre vingt minutes de douche chaude. Elle s'y crame la nuque avec soulagement, puis se fait couler un bain dans lequel elle finit par laver ses longs cheveux. C'est son péché mignon, celui qui la ramène en enfance quand elle renversait la tête en arrière pour plonger ses jeunes boucles dans l'eau et les sentir s'y dérouler doucement. Ses oreilles entendent de merveilleux sons sous-marins, et de petites vagues lui flattent le ventre. Elle joue à remplir et vider la laideur de son nombril par des micromouvements les plus précis possible. *Il faudra peut-être racheter une perle rouge*.
Adolescente, elle aimait offrir à l'eau le prénom d'un jeune amoureux en le prononçant entre deux bulles. *Quel nom confier à mon bain ?* se demande-t-elle. *Aucun*… Le constat est amer. Or la belle n'est pas femme à se résigner longtemps : elle immerge sa bouche et, bien qu'elle n'ait aucun homme en tête, adresse des sons indistincts et chargés d'espoir à l'eau qui berce fidèlement ses errances. Elle réitère la chose plusieurs fois, elle y met tout son cœur. L'eau s'en charge comme l'air le fait des vibrations d'un mantra. Un court instant, elle a la vision d'un souhait qui irriguerait tous les sillons de la terre, qui gonflerait fleuves, rivières et ruisseaux. Lorsqu'elle émerge enfin du bain, elle est essoufflée de bonheur, celui d'avoir embrassé un horizon plus vaste qu'elle-même.

Son kimono l'attend sur la corbeille en osier. Elle s'y glisse encore mouillée pour sentir les pans de soie coller à sa chair, noue et resserre avec satisfaction la ceinture aux dessins de courants d'eau bouillonnants qui en forment le motif principal.
L'eau du bain s'est écoulée, Sophie a entendu un léger sifflement, c'est le frémissement du dernier petit tourbillon qui s'est fait aspirer par la bonde. Elle se penche pour retirer les cheveux restés coincés, ils finiraient par boucher l'évacuation. Il lui semble qu'il y en a plus que d'habitude. A-t-elle oublié de les enlever après les bains précédents ? Elle en saisit quelques-uns sans parvenir à tout attraper. Elle les enroule autour de ses doigts pour tirer plus facilement, mais ça refuse de venir. Elle les tortille, elle en arrache une partie… dont elle se contente pour le moment. Rattrapée par la fatigue, elle se met au lit pour un bout de nuit décalée.

*

C'est la faim qui la réveille à 13 heures, ce dimanche-là.

En passant se coiffer dans la salle de bains, elle se souvient de n'avoir pas retiré tous les cheveux de la bonde, alors elle se penche et essaie à nouveau. Accroupie pour plus d'efficacité, elle tire. Ça résiste. Elle tire, elle tire, elle tire…

Un homme est allongé dans la baignoire, nu comme Adam.
Ils se regardent avec un étonnement mutuel, sans gêne ni appréhension.
Sophie imagine le froid de la céramique contre le corps de l'individu et lui tend une serviette qu'il saisit sans décider qu'en faire, tout à l'incongruité du moment. Il reste étendu là, le tissu inutile à la main. Le poids du coton dessine des courbes beiges qui se posent, épaisses, sur le carrelage bleu. La scène est muette,

on n'entend même pas le bruissement des étoffes. La respiration du monde entier est en suspens dans la salle de bains.
Le corps, bien que peu confortable dans la baignoire vide, n'ose pas en sortir. Quant à Sophie, elle oscille entre prendre ses distances et aider l'inconnu à se relever. Elle tend une main dans laquelle il glisse la sienne après une hésitation.
La serviette gisant à terre accueille les pieds de l'homme lorsqu'il se décide à enjamber le rebord de la baignoire. L'étrange étranger est maintenant debout face à Sophie, dans le plus simple appareil, et il n'en rougit pas plus qu'elle. Les deux étonnés sont à présent à égale hauteur. Ce corps mâle n'est ni massif ni chétif, d'une carrure commune et proportionnée. Les poils qui habillent son torse forment une carte de méandres contrastant avec la pâleur de la peau. Ses muscles ne sont pas saillants, mais longs et bien formés ; le port est droit et la silhouette générale se pare d'un léger déhanché. Il a la beauté banale des discrets d'un certain âge, seule une cicatrice brise l'ovale de son menton. Une chevelure dense et fournie encadre la noisette des yeux, se prolongeant loin dans la nuque où les cheveux rebiquent à loisir. Les sourcils sont en bataille, pas un poil ne paraît vouloir aller dans la même direction. Depuis les hautes pommettes, en suivant l'axe équilibré d'un nez fin, on plonge jusqu'à la pulpe des lèvres pleines et rosées. Le visage entrerait dans un triangle s'il s'agissait d'un jeu d'enfant où faire correspondre des formes à emboîter.
L'homme se laisse observer et observe lui aussi : il suit les motifs du kimono de soie qui lui rappellent la lamentable soirée à thème de la veille. La bouche pâteuse et le mal de crâne qu'il lui en reste. Le dégoût des vaines beuveries et du sexe facile. Sa tête bouge au gré de ce qu'il découvre, son regard épouse bambous, fleurs et papillons. Poursuivant un trait qui tourne sur la hanche de Sophie, il se penche, vacille et, maladroit, chute. Il tente en vain de se retenir à la belle, délivrant le maigre nœud de sa ceinture. Les courants d'eau bouillonnants du dessin lâchent, le kimono s'ouvre.
Le visage de l'homme est à la hauteur du ventre de la Dame. Le moment est incongru : deux parties du corps qui ne se fréquentent pas d'ordinaire se retrouvent en soudaine compagnie. Sophie sent les parois de son abdomen frémir, son cœur s'y est comme précipité et bat la chamade là où il n'est pas censé le faire. Et encore moins s'y faire remarquer. L'aplomb dont la cinquantenaire fait volontiers preuve devant la nudité s'est envolé, elle n'ose pas bouger. L'émotion ne la cueille pas là, d'habitude. Car oui, Sophie est cueillie comme l'individu l'est à cet instant. Ils sont vierges d'intention. Ne se sont pas séduits. Pourtant, tout leur corps panique d'émoi.
Il tourne la figure pour poser sa joue sur le ventre de la belle, il appuie un peu puis allège cette pression, s'apprête à la retirer… Sophie prend sa tête entre les mains, maintenant l'étrange étranger tout contre elle. Ses paumes, posées sur les oreilles de l'homme, forment une grotte où entendre le flux des marées. Jamais on ne l'a tenu ainsi. Il voudrait dire quelque chose mais reste là, abandonné. Si loin du vacarme de lui-même…
L'abdomen de la Dame se soulève doucement et respire profondément, l'incongru roule son crâne au plus meuble de ce tendre oreiller, le caresse de sa joue. Il y réfugie une oreille, écoute les organes de Sophie. Il pourrait s'y endormir pour une heure ou pour toujours. L'arrondi se creuse un peu, l'homme y étire une caresse avec son lobe tout chaud. La belle sent le cartilage se plier. Elle part taquiner les boucles qui rebiquent dans la nuque virile, les saisit, y entortille ses doigts. Elle les lisse et les enroule pour les libérer soudain. Sa main glisse dans la masse des cheveux, ils ont la même couleur et la même texture que les siens. Le bout de ses phalanges invente sur le crâne de l'homme une danse concentrique dont la perfection la saisit elle-même. Lui cède à leur respiration commune. Une vague de frissons court

du cuir chevelu de l'étranger jusqu'à la nuque de Sophie. Cette dernière s'apprête à poursuivre ses explorations sur le visage, et l'homme s'affole un instant de ce qu'elle va y lire de lui. Le coussinet des doigts lisse les sourcils en bataille, applique la plus délicate caresse aux paupières. La peur capitule au toucher. Sophie chasse toute la tristesse dont l'homme a honte, celle de devoir se tracer un chemin dans la médiocrité de ce monde, de parfois pleurer sous la douche pour tromper sa peine, de laisser le chagrin suivre le chemin de l'eau qui l'emporte. Celle d'espérer qu'au sortir de la douche la mélancolie sera levée.
Il voudrait regarder Sophie, mais sa peau est plus puissante que ses yeux : c'est désormais l'organe le plus vaste et le plus intelligent de son corps. Les mains de la Dame soulagent sans le savoir le souvenir d'une soirée dont il porte la marque depuis l'adolescence. Il ne voulait pas peloter la fille, mais comment faire pour ne pas perdre la face devant des jeunes coqs moqueurs ? La fille était saoule, lui non. Il l'avait ramenée chez elle à vélo pour se racheter. Ils étaient tombés au premier tournant, il s'était entaillé le menton.
Sophie porte deux doigts à sa bouche, les lèche, les humecte, en caresse celle de l'individu. Pourtour, lippe, commissures et creux sous le nez. Elle réveille même l'intérieur des lèvres. Presque les dents. Le plaisir coule en pluie délicieuse le long de leur colonne vertébrale, les submergeant l'un de l'autre.
Quand il lève la tête pour la regarder, ils ont tous deux le regard ébouriffé et les yeux gorgés de douceur.
Ils s'offrent leurs prénoms.

Julien balade le bout de son nez sur le ventre de Sophie. Personne n'y avait jamais dessiné la tendresse. Il enfouit son museau dans le nombril de la Dame. Elle est prise de court, ne l'a pas caché. Ne peut pas esquiver. Julien y tourne doucement son appendice, puis entreprend d'effleurer le pourtour du vallon. Il n'est pas dégoûté que *ça ressemble à un répugnant vagin miniature* comme le pense Sophie. Il y souffle longuement, très longuement. Frais et doux d'abord, presque brûlant ensuite. Il fredonne en l'embrassant. Il ne sait pas à quel point on apprend la honte aux filles.
Sophie se demande ce qui sortira de ses yeux lorsqu'elle osera les ouvrir à nouveau.
Il lui lèche tout le ventre, elle bout au-dedans comme au-dehors. Leur plaisir se concentre et s'expand tout à la fois, les caresses résonnent jusqu'aux parois internes de leur bassin, jusqu'à leur moelle épinière. Ils flottent.
Julien se redresse, Sophie laisse son kimono glisser à ses pieds.
Ils ont à présent le corps souple et le regard droit.
Leurs craintes jumelles se sont tues. Ils n'ont jamais été aussi nus.

*

Dans la chambre, sous la tenture orangée d'un arbre de vie chargé de fleurs et d'oiseaux, Sophie et Julien sont si bien allongés que leurs corps s'étirent à l'infini l'un contre l'autre. Les mains se cherchent, s'attrapent, se prennent ou se donnent. Elles se chevauchent, dos contre paume. Eux se regardent à peine, l'instant est trop fragile. Ça chatouille, ça brûle presque. Ça rend dingue d'avoir tout son corps sur la main. Leurs doigts se mêlent, ils les emboîtent, les glissent, les tendent, les courbent. Les pétrissent. Les lèchent de toute la surface de leur langue chaude et humide. En mordillent la pulpe. Ils ne savent presque plus distinguer les leurs et oublient combien ils sont censés en avoir. Ils cambrent leurs reins et cabrent leurs mains. Ils y tracent de nouvelles lignes de chance et de vie.
Le sang galope à l'intérieur des poignets. Ils les baisent. Pulsations têtues. Promesses. Petit creux à l'intérieur du coude,

bras qui s'apprivoisent. Fumet des aisselles, langues qui en recueillent le sel prisonnier. Ce qui infusait se diffuse. Ni trop lent ni trop rapide. En profondeur. Ils n'imposent rien à l'autre. Se font mutuellement rougir et raidir la pointe des seins. Ils ont enfin rencontré l'autre, alors leurs désirs peuvent se déplier.
Bassins collés pressés, ils bercent toutes leurs eaux ensemble. Les poitrines s'enflamment, les visages s'allègent. Les gorges s'assèchent. Il aime sa façon de cligner des yeux au plaisir, elle aime comme il feule.
Les sexes se gonflent d'humidité, chauffent et s'empourprent, ils y descendent, la tête gorgée d'effluves. Nul n'est rasé, se caresser c'est marcher pieds nus sur l'herbe. C'est sentir le suc qui coule dedans. Les chairs du bas migrent du rose au violet, les estuaires s'ouvrent. Chaque ourlet attend d'être visité, doigts et langues en tirent des filaments humides. Elle trempe. Il mouille aussi. Ils écartent les grands plis pour découvrir les petits, les parois collent un peu en se détachant les unes des autres. Bruit mat et humide. Ils effleurent, ils caressent, pressent et pénètrent. C'est doux d'être en elle. C'est fort d'être dans lui. Les chairs clapotent et ils s'embrassent, braise en bouche. Leurs orteils se tordent, leurs mâchoires se crispent, leurs poitrines s'ouvrent. Ils sont parcourus de tressautements. Les souffles se troublent, à cheval entre le rire et la plainte sublime. Ils s'effeuillent, se titillent, se mordillent. Se bouffent tout crus. Le plaisir leur remonte par vaguelettes visibles, des reins jusqu'à la nuque. Ils reniflent, lèchent, aspirent, ventousent. Tour à tour se pincent et se caressent. Se gobent un sein, se gobent une couille. Se décuplent. Les langues glissent dans tous les intérieurs, lèchent de droite, de gauche. Tout autour. En haut, en bas, de grotte en grotte. Font des cercles de plus en plus rapprochés du grand vertige. Leurs baisers les augmentent et les rassemblent à la fois. Les voilà point précis, minuscule concentré de vibrations gigantesques.
Sang qui gronde dans les veines, torses qui s'élargissent. Même les mollets se tendent. Ils se tiennent par les yeux, se serrent, se frottent. Glissent et se reniflent. Se fourrent les doigts, explosent en cascade. Ils ne voient bientôt plus que des couleurs. À qui ce trou ? Et celui-là ? Ils s'en foutent et refoutent. Le plaisir s'élastique. Ils s'émancipent de la ligne droite qui court du désir à l'orgasme, et leurs cheveux se confondent en une spirale commune. Nul ne doit s'ajuster à la volonté de l'autre. Encore moins s'oublier. Ils retrouvent l'égalité des corps, des désirs et des plaisirs. Se répandent en baisers dans la bouche et le cul l'un de l'autre.
Les muscles se resserrent autour des belles chairs violettes. Ce sont des chairs sincères, sans devoir ni pouvoir. Ça déborde, lèche et pourlèche. C'est trempé. Qui pénètre, qui est pénétré, peu leur importe. Ce pli est trop sombre, cette torsion trop ridée ? Cette courbe trop ridée, cette bouche toute tordue, ce regard trop fou, ce grain de beauté est mal placé, ce bourrelet trop bourrelé ? C'est difforme ? trop grand ? protubérant ? Ça suçote, ça suinte et ça trime. Racle et pistonne. Ça se délecte de tant d'imperfections. Chacun observe l'érection de l'autre et l'encourage. Lenteur, profondeur et légèreté du toucher. Os des pubis. Pression quasi statique. Tension croissante. Ils sont pluie fine et se boivent goulus. Réaction en chaîne, emballement, pression de dingue, muscles surtendus de bonheur, à la limite du claquage, signaux électriques en rafale, positions extatiques. Giclées d'enthousiasme, état de conscience amplifié… Ils pensent avoir atteint un sommet, un nouveau se dessine, puis un autre et encore un autre. Leur extase n'a pas le contour d'une vulve ou d'un pénis, leurs sexes bandés ne sont plus les seules mesures de leur plaisir. Leur jouissance appartient aux sourires gratuits qui se conjuguent à l'éternité de l'instant. Ils en oublient de respirer.

*

Personne n'a gagné ni perdu, ils n'ont regardé personne comme un trou, une queue ou une fleur. Les cœurs de pierre sont devenus cœurs de chair, ils ne s'écorcheront plus aux vaines errances. Ils ont découvert leurs ressemblances. Leurs différences, ils les savaient déjà, ils ne savaient que ça. On ne leur a appris que ça. Les impasses du passé appartiennent désormais au passé. Ils ont définitivement changé d'époque, ils sont comme la mer. On ne sculpte pas la mer. Ce sont les nouveaux ni Adam ni Ève. L'un est né des cheveux de l'autre, et cette fois ce n'est pas une punition.

Un nouveau fruit est apparu sur l'arbre de vie de la tenture orangée de la chambre. Ils ont osé abandonner le pouvoir.